



Féminismes en Europe : introduction

Anne Verjus, Jennifer Heuer, Françoise Orazi

► To cite this version:

Anne Verjus, Jennifer Heuer, Françoise Orazi. Féminismes en Europe : introduction. *Annales historiques de la Révolution française*, 2023, 2023/1 (411), pp.3-24. <halshs-04031772>

HAL Id: halshs-04031772

<https://shs.hal.science/halshs-04031772v1>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



INTRODUCTION

FÉMINISMES EN EUROPE

Anne VERJUS, Jennifer HEUER et Françoise ORAZI

Lorsqu'on pense aux écrits féministes, pendant la période révolutionnaire, nous tendons à nous focaliser sur un petit groupe de personnes et un corpus de textes somme toute assez limité. Quelques noms viennent immédiatement à l'esprit, au premier rang desquels celui d'Olympe de Gouges¹, tout récemment inscrite au programme du baccalauréat de français et devenue en quelques années le porte-drapeau d'un féminisme radical et martyr au service du féminisme contemporain ; celui de Wollstonecraft arrive ensuite parmi les noms les plus cités dans les articles scientifiques, si l'on élargit la focale au monde anglophone². Moins connus du grand public, mais bien identifiés par les historiens et les historiennes, gageons que les noms de Théroigne de Méricourt et de Jeanne Gacon Dufour récemment rééditée³ paraîtront familiers au moins à quelques oreilles françaises.

Le corpus associé à ces autrices, pendant longtemps conservé à l'ombre des archives et des bibliothèques, commence lentement à remonter au grand jour. Depuis la publication des *Cahiers de doléances des femmes*⁴,

(1) Sur Olympe de Gouges, on citera parmi une multitude de parutions les ouvrages de Olivier BLANC, *Marie-Olympe de Gouges. 1748-1793, de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne à la guillotine*, Paris, Éditions Tallandier, 2022 ; John COLE, *Between the Queen and the Cabby. Olympe de Gouges's Rights of Women*, Montréal, McGill-Queens University Press, 2011 ; Shannon HARTIGAN, Réa MCKAY et Marie-Thérèse SEGUIN (dir.), *Femmes et pouvoir. Réflexions autour d'Olympe de Gouges*, Moncton, Ed. d'Acadie, 1995.

(2) Une rapide recherche sur le site d'une bibliothèque universitaire fait remonter 133 occurrences des trois mots « Wollstonecraft, droits, femmes », dans les articles scientifiques sur la période 1989-2022. Le catalogue de la New York Public Library en fait remonter une centaine avec les mots « Wollstonecraft, rights, women ». Par comparaison, d'autres noms comme ceux d'Etta Palm d'Aelders ou de Théroigne de Méricourt n'en font remonter qu'une vingtaine chacun au maximum.

(3) Jeanne GACON DUFOUR, *La Femme grenadier, suivi de Faut-il interdire aux femmes d'apprendre à lire*, dans Olivier Ritz (éd.), Montreuil, Le Temps des Cerises, 2022.

(4) Paule-Marie DUHET (éd.), *Cahiers de doléances des femmes en 1789 et autres textes*, Paris, Éditions des Femmes, 1981 (réédité en 1989), ainsi que *Les Femmes dans la Révolution*, Paris, Edhis, 1982.

ouvrage pionnier édité par Marie-Paule Duhet, jusqu'aux textes mis en ligne sous l'égide d'Olivier Ferret⁵, toute une palette de publications témoigne non seulement d'un intérêt croissant pour cette « question des femmes », mais également de l'ampleur du débat à l'époque. Dans cet ensemble, on a pendant un temps aussi jugé bon d'identifier des « paroles d'hommes⁶ » qui ont marqué l'histoire du suffrage des femmes et, de ce fait, celle du féminisme : le marquis de Condorcet, égérie de la cause des femmes depuis le XIX^e siècle, et Pierre Guyomar publient dans les premières années de la Révolution des écrits argumentés en faveur d'un droit de vote intégral des femmes⁷.

Ces quelques écrits, bien qu'ils reçoivent une attention grandissante, cachent en réalité un grand nombre de textes et de personnes moins connues, quand elles ne sont pas totalement oubliées. Ainsi, les œuvres complètes d'Olympe de Gouges ont été rééditées à de nombreuses reprises depuis 1986⁸, mais ses pièces de théâtre, pamphlets et opuscules politiques, qui forment plusieurs centaines de pages⁹, n'ont pas fait l'objet de monographies. Si le nom de Mary Wollstonecraft n'est plus tout à fait inconnu en France, on ignore souvent encore qu'elle publie l'ouvrage le plus développé, le plus rapidement traduit et le plus diffusé pour dénoncer les inégalités entre les hommes et les femmes¹⁰.

(5) Dame.De.Fer (Dispositif d'annotation et de médiation par l'édition scientifique des discours et écrits sur les femmes en Révolution), sur <https://genrelittculture.hypotheses.org>.

(6) Élisabeth BADINTER, *Paroles d'hommes, 1790-1793*, Paris, POL., 1989 (avec une réédition en 2022, dans la collection Champs chez Flammarion).

(7) Ces deux textes furent publiés l'un dans un journal, l'autre en annexe des débats de la Convention nationale. CONDORCET, « Sur l'admission des femmes au droit de cité », *Journal de la société de 1789*, V, 1790. Pierre GUYOMAR, « Le partisan de l'égalité politique entre les individus ou problème très important de l'égalité en droits et de l'inégalité en fait », troisième annexe à la séance de la Convention nationale du lundi 29 avril 1793, dans *Archives parlementaires de 1789 à 1860, recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, Librairie administrative de P. Dupont, 1862, p. 591-599.

(8) Olympe de GOUGES, *Œuvres*, Paris, Mercure de France, 1986.

(9) ID., *Œuvres complètes*, Montauban, Cocagne, quatre tomes publiés respectivement en 1993, 2010 et 2017.

(10) *A Vindication of the rights of woman*, publié pour la première fois à Londres en 1792, est aussitôt traduit et édité à Paris (1792), Dublin (1793), Philadelphie (1794) et Boston (1795), pour ne citer qu'une poignée d'éditions. Ce n'est que tout dernièrement qu'Isabelle Bour a pu identifier la personne qui l'a traduite en français. Isabelle BOUR, « Who translated into French and annotated Mary Wollstonecraft's Vindication of the Rights of Woman ? », *History of European Ideas*, vol. 48, 7, 2022, p. 879-891. Sur les autres traductions françaises de Wollstonecraft, Isabelle BOUR, « The Boundaries of Sensibility. 1790s French Translations of Mary Wollstonecraft », *Women's Writing*, vol. 11, 3, 2004, p. 493-506. Bien qu'il existe une thèse (jamais publiée) sur l'autrice anglaise (Paule-Marie DUHET, *Mary Wollstonecraft-Godwin, 1759-1797*, Lille Paris, Atelier de reproduction des thèses de l'Université Lille III, 1984), il faut attendre le milieu des années 2010 pour voir une sélection de ses œuvres traduite en français. *Mary Wollstonecraft. Aux origines du féminisme politique et social en Angleterre*, Nathalie



Par ailleurs, cette poignée de noms reste remarquablement située dans l'espace temporel et géographique de la Révolution française, comme si 1789 avait seule permis l'éclosion d'une pensée de l'émancipation des femmes. Rien n'est plus faux : une grande partie de l'Europe s'est déjà saisie de la question lorsque tombe la Bastille, parfois depuis fort longtemps¹¹ ; et si la France fait souvent figure d'épicentre de l'interrogation renouvelée sur les droits des femmes, y compris à l'éducation¹², elle n'est pas seule dans ce concert de voix. Dans les États de langue allemande, notamment en Prusse¹³, dans l'Angleterre des « *bluestockings*¹⁴ », en Écosse et en Irlande¹⁵, au Danemark et en Hollande¹⁶, en Grèce et en Hongrie¹⁷, le débat

ZIMPFER (éd. et trad.), Lyon, ENS Éditions, 2015 ; Mary WOLLSTONECRAFT, *Œuvres*, Bour Isabelle (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016.

(11) Il manque, aujourd'hui, une bibliographie européenne de ce débat à l'époque des Lumières et de la Révolution. Les travaux de synthèse sont encore rares sur cette période. Moira FERGUSON, *First feminists. British women writers, 1578-1799*, Bloomington, Old Westbury, N.Y., Indiana University Press, Feminist Press, 1985 ; de Hilary BROWN et Gillian DOW (éd.), *Readers, Writers, Salonnières. Female Networks in Europe, 1700-1900*, Oxford, Peter Lang, 2011 ; Ginevra Conti ODORISIO et Fiorenza TARICONE (dir.), *Per filo e segno. Antologia di testi politici sulla questione femminile dal XVII al XIX secolo*, Torino, Giappichelli, 2008 ; Fiorenza TARICONE et Rossella BUFANO, *Pensiero politico e genere dall'Ottocento al Novecento*, Melpignano, Amaltea edizioni, 2012 ; Karen GREEN, *A History of Women's Political Thought in Europe, 1700-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

(12) Caroline FAYOLLE, *La Femme nouvelle. Genre, éducation, Révolution (1789-1830)*, Paris, CTHS, 2017.

(13) Ruth P. DAWSON, *The Contested Quill. Literature by Women in Germany, 1770-1800*, Newark, University of Delaware Press, 2002 ; Ute GERHARD, *Frauenbewegung und Feminismus. Eine Geschichte seit 1789*, München, Beck, 2012.

(14) La littérature sur ce « cercle », plutôt un réseau transnational, est si importante depuis quelques années qu'elle a justifié plusieurs articles de synthèse, et se trouve à l'origine de la création d'un champ à part entière, les « *Bluestocking Studies* ». Deborah HELLER, « Bluestocking Studies. The State of the Field – and into the Future », *Literature Compass*, vol. 8, 4, 2011, p. 154-163 ; Alessa JOHNS, « Bluestocking Studies 2011–2017. The Transnational Turn », *Literature Compass*, vol. 14, 11, 2017, p. e12426 (sic).

(15) Pour l'Écosse, JoEllen DELUCIA, « From the Female Gothic to a Feminist Theory of History. Ann Radcliffe and the Scottish Enlightenment », *The Eighteenth Century*, vol. 50, 1, University of Pennsylvania Press, 2009, p. 101-115. Pour l'Irlande, citons au moins Lady SYDNEY MORGAN, qui après une prestigieuse carrière dans les lettres, publiera tardivement un ouvrage contre la tyrannie des hommes. Lady SYDNEY MORGAN, *Woman and Her Master*, Paris, A. and W. Galignani, 1840.

(16) Sur la Hollande, nous renvoyons à la bibliographie citée dans l'article de Samantha Sint Nicolaas dans le présent volume ; pour le Danemark, voir les travaux de Kristine DYRMANN sur les femmes éduquées de Copenhague à l'époque de la Révolution, notamment, en anglais, « Spa Diplomacy. Charlotte Schimmelmann at Bad Pyrmont, 1789-94 », *International History Review*, 2021, p. 1-13.

(17) Sur les femmes grecques engagées dans un processus d'émancipation, nous renvoyons à la thèse en cours de Elisavet PAPALEXOPOULOU, *Intellectual Women in the Greek Enlightenment. The Right to Education as Political Conflict*, à l'European University Institute, sous la direction d'Ann Thomson et Glenda Sluga. Sur la Hongrie, faute de disposer de traductions, nous sommes encore très ignorantes de la question. Voir cependant Anna FABRI, *A nő és hivatása. Szemelvények a magyarországi nők kérdés történetéből 1777-1865* [Les femmes et leur vocation. Sélection de l'histoire des questions relatives aux femmes en Hongrie], Budapest, 2006. Nous remercions Hanna et Judit Acsády de nous avoir indiqué cet ouvrage lors de leur communication au Workshop *Before Suffrage. Women, Politics and Society in Europe*, qui s'est tenu à Lyon les 15 et 16 septembre 2022.

autour d'une égalité d'instruction des filles et des garçons, central pour le sujet, occupe l'espace public depuis longtemps. Quant à la question de leurs droits, naturels, civils ou à l'instruction, elle n'attend pas non plus la fin du siècle des Lumières pour intéresser un certain nombre d'auteurs et d'autrices attentives de longue date à l'égalité des sexes¹⁸. Enfin, si la période révolutionnaire a servi dans certains cas à accélérer ces connexions, à établir de nouveaux liens et échanges elle a aussi, parfois, contribué à les limiter ou à clore le débat pour longtemps, et pas seulement en France.

On remarquera que nous-mêmes avons cédé, en ouvrant cette introduction, au tropisme qui caractérise aussi bien une partie de la littérature savante que les textes rassemblés dans ce volume : ce sont avant tout des individualités qui sont mises en avant, plus souvent que des réseaux, des institutions, des débats ou des concepts. Il en va, peut-être, de la particularité d'un « mouvement » qui n'en est pas encore un et qui, faute de pouvoir s'énoncer, peine encore à se former. Or, peut-on parler de féminisme(s) européen(s) en l'absence d'un mouvement à cette échelle ? Si, à défaut d'un collectif fortement soudé derrière un mot d'ordre, nous parvenons à identifier un faisceau de publications favorables à l'émancipation des femmes ; si émergent, derrière ces publications, des personnalités qui se lisent ou s'écrivent et débattent sur l'émancipation des femmes, soit à l'intérieur des frontières d'un pays, soit par-delà les frontières, peut-on parler au moins de féminismes en Europe ?

Plusieurs obstacles se lèvent pour répondre à cette série de questions. Les personnes qui écrivent sur ces sujets ne se connaissent pas nécessairement, et ne se citent pas non plus toujours entre elles. Le texte de Condorcet, souvent mentionné par le petit cercle français des partisans et opposants d'une citoyenneté électorale pour les femmes, semble rester inconnu de la

(18) Par exemple, Poulain de la Barre fait depuis quelques années, lui aussi, l'objet d'un intérêt renouvelé, après les redécouvertes du début du ^{xx}e siècle et l'article d'Henri Piéron, « De l'Influence sociale des principes cartésiens : un précurseur inconnu du féminisme et de la Révolution, Poulain de La Barre », dans la *Revue de synthèse historique* en 1902 ; des centaines d'articles et de livres ont été publiés sur ce philosophe français « précurseur du féminisme et de la Révolution ». Parmi les plus récents, voir Marie-Frédérique PELLEGRIN et Thierry HOQUET, *Poulain de la Barre. Égalité, modernité, radicalité*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2017 et Rebecca WILKIN, « Feminism and Natural Right in François Poulain de la Barre and Gabrielle Suchon », *Journal of the History of Ideas*, vol. 80, 2, 2019, p. 227-248. Pour l'Angleterre, voir Line COTTEGNIES, *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au ^{xvii}e siècle*, Lyon, ENS éditions, 2008. N'oublions pas la salonnière et philosophe Louise Dupin (1706-1799) dont le manuscrit monumental sur l'égalité des sexes, oublié depuis le ^{xvii}e siècle, a récemment été publié. Frédéric MARTY, *Louise Dupin. Défendre l'égalité des sexes en 1750*, Paris, Classiques Garnier, 2021.



plupart des ouvrages anglais ou allemands qui publient sur la question. En tout état de cause, on ne le trouve guère cité. C'est parce qu'elle connaît ses liens étroits avec le philosophe français qu'Emmanuelle de Champs parvient à la conviction que Jeremy Bentham l'a lu et s'en inspire pour se positionner dans le débat sur les droits des femmes (voir son article dans ce volume). Mais le philosophe français ne fait pas partie du panthéon des textes cités par James Henry Lawrence, ce Britannique qui au début de la période révolutionnaire, publie en allemand l'un des textes les plus critiques du patriarcat – alors qu'il lit le français et ne manque pas de se référer à Montesquieu, Voltaire ou l'abbé Raynal¹⁹. Les auteurs et autrices qu'il cite à l'appui de son propos en faveur d'une émancipation des femmes s'appellent Wollstonecraft, mais aussi Mauvillon et Hippel, des auteurs allemands encore mal connus, quoiqu'étudiés, de l'histoire du féminisme. Les réseaux, s'ils existent, ne se constituent donc pas nécessairement autour des figures qu'on a, depuis, identifiées comme « majeures ». Le féminisme de l'époque n'est peut-être pas le féminisme tel qu'on le définit aujourd'hui, ne serait-ce que parce que la question des droits électoraux n'est pas centrale dans son répertoire.

Bien sûr, le cercle des « bas bleus » (un terme qui n'a plus, en anglais, le caractère péjoratif qu'il a conservé en français, et dont le champ dépasse désormais largement le salon de son initiatrice la plus fameuse, Elizabeth Montagu) se définit et se vit comme un réseau transnational ou, pour utiliser un terme d'époque, cosmopolite²⁰. Mais à quel point est-il cosmopolite, et par quels médias objectivables ? Les membres de ce réseau ne se citent peut-être pas, mais ils et elles s'écrivent abondamment : les réseaux de correspondance, repérables par les index des volumes édités, ou les codages des éditions numériques des agendas²¹, regorgent de noms, parfois par centaines, traçant une cartographie littéraire bien plus large que le petit espace de tel salon londonien, weimarien ou parisien. Mais qu'en est-il des rencontres, des échanges reconnus comme fructueux, à

(19) James Henry LAWRENCE, « Ueber die Vortheile des Systems der Galanterie und Erbfolge bey den Nayren », *Der Neue Teutsche Merkur*, juin 1793, p. 160-199 et juillet 1793, p. 242-257.

(20) Sur ce sujet, voir Alessa JOHNS, *op. cit.*

(21) On pense à l'édition numérique par Mark Philip du journal du philosophe anglais – et tardif époux de Mary Wollstonecraft –, William Godwin, qui liste ses lectures, ses visites et les personnes qu'il reçoit. Voir <http://godwindiary.bodleian.ox.ac.uk/> Le répertoire de la correspondance de Condorcet recense plusieurs centaines de noms. Il n'est évidemment pas anodin que ce soient des auteurs qui soient ici identifiés comme exemples de correspondances particulièrement abondantes et soigneusement conservées, retranscrites et codées. Rares furent les autrices – hormis les célèbres Mme de Sévigné et 150 ans plus tard, Mme de Staël - dont on a conservé les lettres. Citons néanmoins les *Lettres de madame Roland. 1767-1780*, Claude PERROUD et Marthe de BACQUENCOURT (éd.), S.I., Maxwell, 1990.

l'instar de ceux entre Jeremy Bentham et Condorcet, ou des lectures influentes, comme celle de Wollstonecraft pour le jeune Lawrence ? En dépit d'une explosion récente de travaux sur l'histoire transnationale et l'histoire transatlantique, au moins en anglais, nous continuons à rester remarquablement ignorantes des réseaux, formels ou informels, c'est-à-dire des interconnaissances et des échanges d'idées entre ces auteurs et autrices qui écrivent sur l'émancipation des femmes, la dénonciation de leur « esclavage » ou leurs droits²². On ne connaît pas d'équivalent, à ce jour, du travail réalisé par Margaret McFadden sur les sources du féminisme du XIX^e siècle²³. Comment les idées ont-elles circulé ? Dans quels cercles et par quelles correspondances échangeait-on sur ces sujets ? Qui traduisait, et avec quel degré de liberté, quelle volonté de diffuser une pensée, de l'atténuer parfois, pour quelle finalité ? Autant de questions que pose Elias Buchetmann à propos de Meta Forkel traduisant les Anglaises de son temps, dans ce volume. Quel rôle ont joué les différents contextes nationaux de l'époque sur l'expression et la radicalité de ces écrits ?

Ce numéro des *Annales historiques de la Révolution française* sur les féminismes en Europe est né de cet ensemble de questions et du constat qu'il manque, malgré un intérêt renouvelé pour cette histoire des émancipations à l'époque révolutionnaire, un point de vue englobant sur les connexions, les échanges et les circulations entre les personnes qui font ce réseau informel. Dans cette introduction, nous voudrions poser quelques jalons d'une histoire européenne de l'idée d'émancipation des femmes, en nous arrêtant d'abord sur le périmètre et les contenus divers, parfois contradictoires, de cette question de l'émancipation qu'on peut dire « féministe ». Nous voudrions nous interroger ensuite sur cette idée hors des frontières de la France : à l'évidence, on a aujourd'hui une série d'histoires locales de mieux en mieux documentées qui mériteraient d'être connectées les unes aux autres ; c'est également l'attention aux réseaux qui devrait être encouragée. Enfin, et c'est l'un des apports originaux de ce numéro, nous proposons d'élargir la question de l'idée féministe à d'autres écrits d'émancipation, ceux qui ne disent pas leur nom ou n'ont pas été reconnus comme tels, soit hier soit aujourd'hui, mais contribuent aussi

(22) Janet Polasky aborde ces thèmes brièvement dans son livre sur les échanges transatlantiques et révolutionnaires. Janet POLASKY, *Revolutions without Borders. The Call to Liberty in the Atlantic World*, New Haven, Yale University Press, 2015.

(23) Margaret MCFADDEN, *Golden Cables of Sympathy. The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Lexington, (Ky), The University Press of Kentucky, 1999.



à saper, moins radicalement mais peut-être non moins efficacement, les fondements du patriarcat. Les articles de ce numéro s'inscrivent dans ces trois sous-ensembles, et c'est à faire le lien entre eux, aussi, que cette introduction est destinée.

Émancipations, féminismes et féministes : les mots pour le dire

Nous nous concentrerons sur les idées d'émancipation, en laissant de côté les actes, les gestes et tout ce qui relève des mobilisations et participations politiques des femmes – dont l'histoire est bien documentée²⁴ d'une part, et qui n'ont pas toujours vocation à émanciper d'autre part²⁵. Cette décision de nous centrer sur les *idées* en faveur de l'émancipation des femmes reflète notre souhait de nous focaliser sur une partie seulement du vaste continent des mobilisations féminines, tout en prenant en compte aussi les paroles sur les femmes par des hommes. D'autre part, ce choix est aussi la conséquence d'un état de fait : suite à notre appel à articles, rares furent les propositions qui ne relevaient pas de cette histoire des idées. Doit-on y voir la conséquence d'un relatif silence des archives, de traces volontairement effacées par les femmes elles-mêmes, d'une action féminine difficile à décrire ? D'un manque d'intérêt de la communauté scientifique en général pour ces questionnements sur cette période ? Le mot « féminisme », dans notre appel, a-t-il découragé les propositions ? Nous ne trancherons pas cette question, mais force est de constater qu'il manque encore énormément de réponses à nos interrogations. Tentons au moins, dans un premier temps, de revenir sur l'emploi de ce terme « féminisme » qui fait parfois encore débat.

(24) Il est impossible de citer de manière exhaustive le travail réalisé sur cette question depuis la fin des années 1980. Notons cependant le premier livre qui a fait date et l'un des rares qui soient traduits : Dominique GODINEAU, *Citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988 ; l'un des derniers parus, qui se situe dans sa lignée intellectuelle : Solenn MABO, *Les Citoyennes, les contre-révolutionnaires et les autres : participations, engagements et rapports de genre dans la Révolution française en Bretagne*, Thèse de doctorat, Rennes 2, 2019, ainsi que Martine LAPIED, *L'Engagement politique des femmes dans le Sud-Est de la France de l'Ancien Régime à la Révolution. Pratiques et représentations*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2019.

(25) Cette histoire de la participation et de la mobilisation politiques des femmes, sans être complètement distincte de l'analyse des discours, qu'ils soient pour dire ou pour faire taire, a ses logiques propres. Karine RANCE, *Mémoires de nobles émigrés dans les pays germaniques pendant la Révolution française*, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2001, montre bien que les femmes sont présentes et actives dans les groupes des aristocrates émigrés. Kimberley PAGE-JONES travaille actuellement sur une figure du « *loyalism* » féminin anglais à l'époque de Napoléon, à travers la figure de Rachel Charlotte Biggs. Ces femmes qui participent à l'action politique s'émancipent-elles, et relèvent-elles d'un mouvement d'émancipation des femmes en général ?

Féminismes en Europe, indique notre titre. Qu'entend-on par-là ? D'emblée se pose la question du mot « féminisme(s) » : peut-on parler d'un ou de féminismes avant que le terme ne soit forgé ? Si le mot n'existe pas, la chose peut-elle exister sans le mot pour la désigner ? L'historienne américaine Karen Offen a en partie répondu à ces questions, dans plusieurs articles, traçant son origine, ses usages « anachroniques » à juste titre, ainsi que la nécessité, aujourd'hui, d'inventer sa propre définition du féminisme sans s'inquiéter que le mot n'ait pas circulé avant qu'Alexandre Dumas ne lui donne une notoriété empoisonnée²⁶. La plupart des historiens et historiennes qui aujourd'hui mobilisent le concept, que ce soit pour labelliser des textes qui parfois remontent au XIV^e siècle ou pour décrire les mouvements des différentes vagues du XX^e siècle, ont en commun, d'après Karen Offen, de partager une conception du féminisme en tant que « dynamique de critique et d'amélioration du statut pénalisant des femmes par rapport aux hommes dans une situation culturelle particulière²⁷ ». Même si l'historienne considère que c'est là une définition élémentaire, nous nous en saisissons. Elle permet mieux de délimiter le périmètre des féminismes de l'époque, que ce que la politiste Laure Bereni a, plus tard, appelé « l'espace de la cause des femmes²⁸ ».



partielle, que les différents segments de l'espace de la cause des femmes font "mouvement"³⁰ ».

À l'époque de la Révolution française, nous avons affaire à tout autre chose qu'à des *collectifs spécialisés dans la lutte au nom des femmes (...) et pour la cause des femmes*. Non que manquent la lutte ou la cause, mais de collectifs, on n'en identifie guère. Des clubs de femmes existent, bien sûr, et dans un grand nombre de villes de France, dès le début des années 1790 ; bien que constitués exclusivement de femmes – ce qui est remarquable en soi –, ces clubs ne sont pas spécialisés dans la lutte au nom et pour la cause des femmes ; autrement dit, ils ne s'emparent pas du sujet politique « femme³¹ ». Et s'ils sont interdits par la Convention, suite au fameux discours du député Amar, ce n'est pas d'avoir défendu des intérêts particuliers, a fortiori en tant que femmes (c'est en partie l'enjeu de l'article de Rossella Bufano dans ce volume). Le but des associations politiques, explique le représentant de la Nation, est de « dévoiler les manœuvres des ennemis de la chose publique, surveiller et les citoyens comme individus et les fonctionnaires

revendication d'un droit de vote, ce n'est pas pour se constituer en force politique au service de leur propre cause qu'elles se réunissent³⁴. Après les travaux précurseurs de Martine Lapied et de Laura Talamante sur la participation politique des femmes dans le Sud de la France³⁵, Solenn Mabo parvient elle aussi à cette conclusion cruciale que c'est généralement en tant qu'épouses et mères que la plupart des femmes se saisissent de la parole publique (pétition...) ou du geste politique (serment...). Les travaux sur le familialisme des lois électorales de la période révolutionnaire montrent que les femmes sont politiquement situées dans la continuité des intérêts de leur famille, contribuant de fait à une complémentarité des attributions qui ne les distingue pas en tant que personnes autonomes porteuses de droits individuels, ce que résume très bien Pierre-Louis Lacretelle au début de la Révolution : « nous sommes donc amenés à considérer les femmes, au moment de l'association civile, non comme des êtres qui traitent en leur propre nom, et pour leurs intérêts sépar



dans l'unité politique familiale. Dans la diversité des propositions qui ont jailli à l'époque, celle-ci fut très peu publicisée ; elle ne sera pas choisie, plus tard, comme matrice de la citoyenneté des femmes et de la définition d'un sujet politique « femme ». Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas là une forme achevée d'individualisation des femmes de la famille, et donc une émancipation possible pour les mères, détachées politiquement de leur statut d'épouses de citoyens. Toutes les revendications, surtout celles en faveur de certaines femmes, n'avaient donc pas vocation à faire émerger un sujet politique « femme ». Peu étudiées (ce en quoi l'article de Bufano est particulièrement novateur), peuvent-elles aujourd'hui être considérées comme une réponse anticipée au fameux « dilemme de Wollstonecraft³⁷ » ?

intérêts séparés et par là, non représentables par des hommes eux-mêmes constitués en groupe de sexe, nécessitant une représentation ad hoc dans la nation, par des représentantes patentées⁴². Cependant, outre que le mandat impératif n'existe pas en République, rendant impossible une telle représentation séparée des femmes d'un côté et des hommes de l'autre, aucune revendication de ce type n'a, jusqu'ici, été identifiée⁴³. Sans doute du fait de la prégnance du familialisme, que là encore Lacretelle exprime en une formidable synthèse : « la collection des femmes est la seule qui ne peut jamais former une aggrégation (sic) politique ; c'est-à-dire, une aggrégation (sic) qui ait, dans la société, une existence, des droits, ni des fonctions qui puissent la faire considérer à part. Les femmes, dans la société, ne sont jamais que [uniquement] des individus⁴⁴ ».

Qu'en est-il de ces représentations dans d'autres espaces en Europe ? N'est-ce pas



celle-ci n'est pas structurée, concertée, et qu'elle ne s'exprime pas par la voie de porte-parole représentatifs d'une seule cause. Une pensée qui n'est pas unifiée, mais n'est pas non plus l'addition hasardeuse de différentes idées s'exprimant indépendamment les unes des autres. Cette pensée, nous la voyons se déployer à travers la circulation des ouvrages traduits, prêtés, donnés, publiés, et même censurés : les auteurs et les autrices ne se citent pas toujours, nous l'avons souligné, mais se lisent et se traduisent ; nécessairement, ils et elles pensent les uns et les unes à partir des autres, les uns et les unes contre les autres aussi parfois.

Une histoire des idées féministes savante

maintenant quelques traductions des textes de Emilie von Berlepsch qui publie en 1791, « Über einige zum Glück der Ehe notwendige Eigenschaften und Grundsätze » (« Des qualités et principes nécessaires à un mariage heureux »), dans *Der Neue Teutsche Merkur*⁴⁸. Des travaux ont été menés sur les « demoiselles de Göttingen », cinq filles d'universitaires aux mœurs libres, qui dès la fin des années 1780 accèdent à l'université⁴⁹ ; parmi elles, Meta Forkel⁵⁰ dont il est question dans l'article d'Elias Buchetmann. Là encore, ces textes restent peu traduits. On pourrait continuer la liste en citant d'autres écrits en faveur d'une meilleure éducation des femmes⁵¹. Ceux-ci ne font pas partie des anthologies du féminisme allemand, qu'on a coutume de dater plus tardivement⁵². L'évocation de ce corpus nous ramène à la question de la définition du féminisme : une



indiquerait une stricte et pleine égalité des sexes ne peut s'appliquer ici ; par contre si l'on accepte que le périmètre du féminisme s'étende à tout discours prônant une réduction des inégalités, et/ou une émancipation, alors ces textes ont toute leur place dans l'histoire du féminisme.

Il en va de même pour d'autres pays, même si fait exception l'historiographie anglaise qui a depuis quelques années largement investi le radicalisme et le féminisme de la fin du XVIII^e siècle. Certains auteurs restent, davantage encore que Wollstonecraft, assez mal

Quels sont ses liens intellectuels avec d'autres personnes défendant, à la même époque, l'émancipation des femmes ? Quels rapprochements et quels désaccords existent-ils entre elles ? On ne connaît pas d'ouvrage ou d'article qui tente d'apporter une réponse exhaustive⁵⁸. Comme nous l'avons mentionné plus haut, Wollstonecraft fut lue par-delà les frontières de son pays, et très vite traduite, discutée et diffusée, mais il nous manque un travail approfondi sur ces discussions et leur postérité. De la même manière, il semble surprenant que la question des éventuels échanges sur ces questions entre le Royaume-Uni et les États-Unis, pourtant très proches, reste peu recherchée. Pourtant, sur les questions d'éducation, qui s'affirment comme le principal vecteur d'émancipation des femmes, les États-Unis font figure d'avant-garde avec « la création de nouvelles académies à Philadelphie, Boston, New Haven, New York dans les années 1780, suivies de nombreuses autres dans les années 1790⁵⁹ ». Wollstonecraft, et surtout Catherine Macaulay qui y séjourne en 1784-1785, sont-elles influencées par ces développements d'outre-Atlantique ?

Si on connaît la Belge Théroigne de Méricourt, c'est en grande partie grâce à sa présence en France⁶⁰. Dans ce volume, Samantha Sint Nicolaas explique que même si les historiennes et historiens français et anglophones connaissent Etta Palm d'Aelders, elles ne puisent que rarement dans les sources hollandaises. Rossella Bufano nous fait découvrir le Milanais Guiseppe Gorani, qui souhaitait que les femmes fussent éligibles dans toutes les assemblées. Il y a certainement d'autres figures belges, hollandaises, danoises, italiennes, ou autres, dont les noms nous restent encore inconnus⁶¹. Quant à l'Espagne, notre ignorance reste encore plus grande. Elle reflète les lacunes linguistiques des éditrices de ce numéro, mais aussi l'état des recherches en Espagne : il semble que peu de chercheurs et de chercheuses abordent les droits des femmes à l'époque. Sauf erreur de notre part, celles

(58) Un article récent rappelle combien Wollstonecraft était peu considérée dans le cercle des Anglais.es de Paris, voire moquée par ses compatriotes. Valentina ALTOPIEDI, « Une Révolution pour tous ? Comment des femmes anglaises ont vécu et écrit la Révolution française : le cas de Mary Wollstonecraft et Helen Maria Williams », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 22, 2022.

(59) Jane RENDALL, *The Origins of Modern Feminism. Women in Britain, France and the United States, 1780-1860*, London, Macmillan, 1985, p. 41.

(60) Ottó ERNST, *Théroigne de Méricourt, d'après des documents inédits tirés des archives secrètes de la Maison d'Autriche*, Jean-Paul Waechter (trad.), Paris, Impr. Floch Payot, 1935 ; Suzanne DESAN, « Théroigne de Méricourt. Gender and International Politics in Revolutionary Europe », *Journal of Modern History*, 92, 2020, p. 274-310.

(61) Par exemple, l'Italienne Eleonora de Fonseca Pimentel (1752-1799) est parfois connue comme « l'Olympe de Gouges italienne », mais plus pour ses activités politiques que pour ses idées féministes.



et ceux qui étudiaient ces questions ont tendance à mettre en valeur soit l'âge des Lumières⁶², soit l'opposition nationale à Napoléon⁶³. Ces ouvrages soulèvent des thèmes liés à nos sujets, y compris l'éducation féminine et les publications littéraires des femmes. Mais, comme on ne pense pas l'époque susceptible d'une « révolution » pouvant s'exporter en Espagne, même au niveau des idées, rares sont celles et ceux qui cherchent à vérifier s'il y avait des réseaux de communications ou des traductions d'ouvrages importants liés à la révolution.

À une époque de fort brassage des populations, du fait d'engagements idéologiques – volontaires ou supposés – qui poussaient hommes et femmes à s'exiler volontairement ou simplement à fuir les poursuites, on pourrait s'attendre à davantage de rencontres fortuites, ou souhaitées, et de circulation des idées. Ainsi, les études sur les femmes émigrées auraient pu interroger leurs éventuelles interactions avec les milieux qui à l'étranger posent la question d'une émancipation, mais beaucoup de ces travaux sont encore en cours, à notre connaissance⁶⁴. L'article de Sint Nicolaas montre bien comment Etta Palm d'Aelders s'est définie comme citoyenne en passant d'un pays à l'autre, et en adaptant ses expériences et ses idées à des contextes révolutionnaires différents. Quant aux réseaux qui s'établissent, on ne les connaît que très peu encore, bien que l'on commence à apercevoir ceux qui se tissent de part et d'autre de la Manche, par les allées et venues de Wollstonecraft bien sûr, mais aussi de Jeremy Bentham ou des amis anglais rendant visite à Goethe et Schiller à Weimar. Les idées circulent aussi par les traductions immédiates, quoique parfois

(62) Theresa Ann SMITH, *The Emerging Female Citizen : Gender and Enlightenment in Spain*, Berkeley, University of California Press, 2006 ; Silvia BERMUDEZ et Roberta JOHNSON (dir.), *A New History of Iberian Feminisms*, Toronto, University of Toronto Press, 2018 ; Catherine M. JAFFE et Anne CRUZ (dir.), *Society Women and Enlightened Charity in Spain. The Junta de Damas de Honor Y Mérito, 1787-1823*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2022.

(63) John Lawrence TONE, « A Dangerous Amazon. Agustina Zaragoza and the Spanish Revolutionary War, 1808-1814 », *European History Quarterly* 37, 4, 2007, p. 548-561 ; Xavier ANDRIEU-MIRALLES, « A Fatherland of Free Men. Virility and "Frailty" in Spanish Liberalism (1808-1814) », *Gender & History*, 34, 1, 2022, p. 42-58.

(64) On pense ici au projet Atlantic Exiles : Revolution and Refugees in the Atlantic World, 1770s-1820s⁷ (ERC) <https://www.uni-due.de/atlanctic-exiles/>. Ces travaux mettent surtout l'accent sur l'agentivité des femmes, davantage que sur les idées, même si bien sûr, cette agentivité est partie prenante des processus d'émancipation, de ceux que nous avons volontairement écartés pour ce numéro.

fantaisistes, « fabrique⁶⁵ » qui bat son plein à Göttingen, à Londres et à Paris.

On regrette de ne pas avoir abordé plus centralement le monde colonial, surtout le problème essentiel de l'esclavage. Certaines des personnes citées dans cette introduction ont été actives contre l'esclavage, ou du moins contre la traite. Olympe de Gouges a écrit plusieurs pièces de théâtre abolitionnistes⁶⁶. Condorcet est connu comme l'un des fondateurs de la Société des Amis des Noirs. Jacques Brissot de Warville, peut-être le plus engagé dans la création de la Société, a aussi soutenu, comme une partie de ses contemporains, que la loi sur le divorce servirait l'émancipation féminine ; sa femme Félicité Brissot de Warville a traduit *Vindication of the Rights of Women* de Wollstonecraft⁶⁷, elle-même une abolitionniste passionnée, dont l'influence va parfois au-delà de ce qu'on imagine⁶⁸. Et comme on l'a évoqué plus haut, ceux et celles qui n'ont pas directement abordé la réalité de l'esclavage ont souvent adopté sa rhétorique pour promouvoir les causes des femmes, en dénonçant les « chaînes » du mariage et le pouvoir tyrannique des hommes⁶⁹. Une analyse approfondie de ces liens – de même qu'une analyse articulant les questions de la race et les lois sur la famille – devra attendre un autre volume.

Des émancipations qui ne disent pas leur nom

Comme en témoignent plusieurs articles de ce numéro, il faut garder à l'esprit l'opprobre qui frappait celles – et ceux, dans une moindre mesure – qui osaient plaider en faveur d'une émancipation des femmes, même sous

(65) Alessa JOHNS, *Bluestocking Feminism*, *op. cit.*, qui parle d'« overwhelming interest in foreign literature » en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle. Sur la traduction en Allemagne comme une « usine » ou une « fabrique » (« *factory* »), voir Christine HAUG, « Diese Arbeit unterhält mich, ohne mich zu ermüden. Georg Forsters Übersetzungsmanufaktur in Mainz in den 1790er Jahren », *Georg-Forster-Studien*, 13, 2008, p. 99-128.

(66) Olympe de GOUGES, *L'Esclavage des noirs, ou l'heureux naufrage, drame en trois actes, en prose*, Paris, Vve Duchesne, 1792. La première version inédite de décembre 1789, intitulée *L'esclavage des nègres*, a fait l'objet d'une réédition. Voir *L'Esclavage des nègres ou l'Heureux naufrage*, Sylvie CHALAYE et Jacqueline RAZGONNIKOFF (éd.), Paris, L'Harmattan, 2006 ; Doris KADISH et Françoise MASSARDIER-KENNEY (dir.), *Translating Slavery. Gender and Race in French Women's Writing, 1783-1823*, Kent, (Oh), Kent State University Press, 1994.

(67) Denise DAVIDSON, « Feminism and Abolitionism. Transatlantic Trajectories » dans Suzanne DESAN, Lynn HUNT et William Max NELSON (dir.), *The French Revolution in Global Perspective*. Ithaca, Cornell University Press, 2013, p. 101-110 et p. 104 ; Isabelle BOUR, « Who Translated », *op. cit.*

(68) Ainsi une revue importante de Jamaïque, la *Kingston Daily Advertiser*, a publié en 1791 un long passage de *Rights of Man* qui prônait l'abolition de l'esclavage. Eileen Hunt BOTTING, « Wollstonecraft in Jamaica. The international reception of A Vindication of the Rights of Men in the Kingston Daily Advertiser in 1791 », *History of European Ideas*, 47, 8, 2021, p. 1304-1314.

(69) Denise DAVIDSON, *op. cit.* ; Olivier FERRET, « l'esclavage des femmes », art. cit.



une forme finalement modérée. Horace Walpole va traiter Wollstonecraft de « hyène en jupons » à la suite de la publication de son *Vindication of the Rights of Woman*, tandis que la presse a tôt fait d'attribuer le suicide de sa fille aînée Fanny Imlay et l'aventure extra-maritale de sa cadette Mary Godwin, aux idées de leur mère. L'exemple de Wollstonecraft souligne aussi le processus d'invisibilisation caractéristique de l'histoire des femmes. Ainsi, à la suite de la publication de ses *Memoirs of the Author of a Vindication of the Rights of Woman* (1798) par son mari devenu veuf, William Godwin, le discrédit sur elle va devenir quasi-total, la faisant progressivement tomber dans un relatif oubli pendant presque un siècle. Dès lors, ne faut-il pas admettre l'idée d'une stratégie de la part des femmes qui désiraient prendre part au débat public, a fortiori lorsque celui-ci portait sur leur situation ? Stratégie de silence, comme le montre Katherine McCrudden dans le cas de Sophie de Grouchy, dont on connaît bien à l'époque⁷⁰, et aujourd'hui plus que jamais, l'influence qu'elle a sur les idées féministes de son époux, Condorcet⁷¹ ? Ou bien stratégie discursive qui, en ralliant une apparence de conservatisme en matière de rôles genrés, rend non seulement acceptable la prise de parole des femmes, comme semble l'indiquer l'article d'Elias Buchetmann, mais contient son propre « potentiel émancipateur » ? Il s'agirait, dans cette hypothèse, d'insinuer plus que de marteler l'idée d'une expression légitime des femmes, quitte à laisser de côté, du moins pour l'heure, des revendications plus radicales. Aux États-Unis, selon Jane Rendall ce sont les progrès en matière d'éducation des femmes qui permettent de faire émerger une génération de femmes à l'origine de la première vague du féminisme, et de la Convention de Seneca Falls en 1848.

À l'inverse, on peut aussi penser que si le soutien à des revendications politiques susceptibles de faire progresser l'égalité était risqué, il pouvait être de bonne politique d'écarter du débat la question des femmes, en attendant des jours meilleurs. Cette interprétation pourrait par exemple s'appliquer à Mercy Otis Warren ou Catherine Macaulay. Elle est très clairement l'hypothèse qu'ont formulée de longue date les historiens et

(70) Roederer clamait que le texte de Condorcet avait été « composé dans l'oubli de la philosophie et en présence de sa femme ». Pierre-Louis ROEDERER, « Troisième discours sur l'organisation sociale », lu au Lycée, le 10 février 1793, dans *Œuvres du comte P.-L. Roederer*, Paris, t. VIII, 1859, p. 131-174, ici p. 162.

(71) Sandrine BERGÈS, « Family, Gender, and Progress. Sophie de Grouchy and Her Exclusion in the Publication of Condorcet's », *Journal of the History of Ideas*, vol. 79, 2, 2018, p. 267-283. Ricardo Hurtado SIMÓ, *La Filosofía de Sophie de Grouchy. Gnoseología, ética, Política y feminismo*, thèse pour le doctorat de philosophie, Université de Séville, 2012. On trouve un résumé et les conclusions finales de cette thèse en anglais sur <https://us.academia.edu/RicardoHurtado>

historiennes du fouriérisme pour expliquer que la question des femmes disparaisse de la plupart des luttes des héritiers intellectuels de Charles Fourier⁷².

De ce fait, on aurait sans doute tort de s'étonner que les autrices et auteurs si souvent cités aujourd'hui, posés en véritables hérauts du féminisme, ou d'autres qui ont défendu des positions si fortes en faveur d'une égalité des droits entre les hommes et les femmes, n'aient pas mené une lutte de tous les instants, voire l'aient complètement abandonnée, ou reniée, lorsqu'il s'est agi de passer à l'action. On pense bien sûr à Condorcet, dont on sait qu'il « oubliera » les droits électoraux des femmes dans son projet de Constitution, en 1793. Mais on pense aussi, ici, aux textes moins connus de Bentham, présentés ici par Emmanuelle de Champs, ou de Gracchus Babeuf, analysés par Stéphanie Roza⁷³, qui n'ont pas été suivis de textes postérieurs confirmant ces positions de principe. Ce que montrent également ces deux pensées mises côte à côte, c'est qu'il est inutile de chercher dans une philosophie particulière, les raisons de l'intérêt ou du désintérêt pour les femmes : tant celle du droit naturel que celle de l'utilitarisme justifiaient, pour qui voulait bien s'en saisir, d'étendre aux femmes les droits des hommes. Mais il est évident que les défenses d'un droit pour les femmes, quand elles existent, ressemblent davantage à des hapax dans le corpus des auteurs, qu'à une lutte soutenue ou de longue haleine – seul à notre connaissance l'Anglais Lawrence fait exception, qui jusqu'à sa mort en 1837 rééditera le même ouvrage en faveur d'une commune éducation des filles et des garçons, d'une égalité des sexualités et d'une abolition des chaînes du mariage et de la paternité, ce qui amènera Goethe, en 1830, à ironiser sur son « idée fixe⁷⁴ ».

En tout état de cause, il ne suffit plus de lire une poignée de livres pour saisir l'ampleur et la complexité des débats autour de la question de l'émancipation des femmes à l'époque de la Révolution française, a fortiori dans l'espace européen. La bibliographie s'est considérablement étoffée depuis l'amorce décisive que fut le Bicentenaire. Elle couvre une multitude

(72) Louis DEVANCE, *La Question de la famille dans la pensée socialiste française de Fourier à Proudhon*, thèse d'histoire, Dijon, 1973.

(73) Textes qui ne sont pas totalement inconnus de l'historiographie, mais qui à notre connaissance n'avaient jamais fait l'objet d'un traitement spécifique. Alyssa SEPINWALL, « Robespierre, Old Regime Feminist? Gender, the Late Eighteenth Century and the French Revolution, Revisited », *Journal of Modern History*, 82, 1, 2010, p. 1-29 ; Laura MASON, *The Last Revolutionaries. The Conspiracy Trial of Gracchus Babeuf*, New Haven, Yale University Press, 2022.

(74) *Goethes Gespräche*. Gesamtausgabe, neu herausgegeben von Flodoard Frhr. von Biederman, Leipzig, Verlag von F. W. von Biedermann, 1910, vol. 4, p. 263.



de chantiers dont nous sommes loin d'avoir, dans ces pages, couvert l'amplitude, la complexité et la diversité des points de vue. L'exhaustivité bibliographique sur le sujet est, et c'est fort heureux, devenue impossible. Cependant, il manque encore bien des recherches pour répondre à toutes les questions que nous nous posons. Malgré l'impression, bien diffusée dans les médias, d'un « raz de marée » des « *Gender studies* » et de l'histoire du féminisme⁷⁵, et si l'on s'en tient à l'exemple français que nous connaissons le mieux, nos universités n'ont pas fait soutenir plus de deux thèses sur le sujet de l'émancipation des femmes à l'époque de la Révolution, en dix ans⁷⁶. Aux États-Unis, supposés avoir lancé ce vaste mouvement de reconquête, on en compte deux fois moins sur la même période⁷⁷. Dans notre bibliographie, on s'apercevra que les articles abondent davantage que les thèses publiées, sans doute parce qu'il reste plus facile de publier sur le féminisme lorsqu'on est installé dans la carrière académique, que lorsqu'il s'agit d'y accéder. C'était aussi l'une des finalités de ce volume, que de mettre au jour à la fois la richesse des travaux, le foisonnement des interprétations, le renouvellement de l'historiographie mais aussi, l'immensité de ce qu'il reste à faire ; et si nous sommes loin encore de pouvoir finement décrire les conditions d'émergence, de développement et de reflux d'une pensée de l'émancipation des femmes, on peut considérer, au seuil de ce volume, que ces pensées, loin de préfigurer les mouvements féministes du XIX^e, sont déjà des féminismes divers, timides, hésitants parfois, contradictoires entre eux aussi, comme avant toute fixation d'un modèle et d'éventuels mots d'ordre, nécessaires aux mobilisations à venir.

Nous commençons cette introduction en constatant que nous mêmes avons cédé à la tendance individualiste, en égrenant les noms de celles et ceux qui aujourd'hui sont associés au féminisme de l'époque de la Révolution. C'est aussi ce qui justifie le choix de notre titre : là où nous aurions aimé nommer ce volume *Féminismes européens*, il a fallu se rabattre sur un titre plus modeste, et plus proche de la réalité qu'il décrit :

(75) Pour une approche objectivée et dépassionnée sur la « panique » qui s'est saisie d'une partie des universitaires francophones sur la question du genre, mais aussi de la « *cancel culture* », voir Francis DUPUIS-DÉRI, *Panique à l'université. Rectitude politique, wokes et autres menaces imaginaires*, Montréal, Lux, 2022.

(76) Clyde PLUMAUZILLE, *Tolérer et Réprimer : prostituées, prostitution et droit de cité dans le Paris révolutionnaire (1789-1799)*, Paris 1, 2013 ; Solenn MABO, *op. cit.*

(77) Katie JARVIS, *Politics in the Marketplace. The Popular Activism and Cultural Representation of the Dames des Halles during the French Revolution*, Ph. D. in Modern European History, University of Wisconsin-Madison, 2014 (thèse publiée sous le titre *Politics in the Marketplace : Work, Gender, and Citizenship in Revolutionary France*, Oxford, Oxford University Press, 2019, en instance d'être traduite en français). Nous n'incluons pas dans ce décompte les travaux sur la Révolution américaine, ayant circonscrit le propos, dans ce numéro, à l'Europe.

Féminismes en Europe. Car de féminismes fédérés par l'Europe, nous n'en avons pas identifié la trace. Non qu'ils n'existent pas, mais l'état de la recherche aujourd'hui ne permet visiblement pas de les mettre au jour. Nous sommes néanmoins convaincues que sa description n'est plus qu'une question de temps et de focale choisie. Suivant l'axiome bien connu qu'on ne trouve que ce qu'on cherche, ce volume est aussi un appel à continuer de mettre nos forces sur la mise au jour de ces échanges qui ont peu à peu tenté de mettre des mots sur les chaînes de l'esclavage dans lequel le patriarcat tenait les femmes.

Anne VERJUS

CNRS – Triangle UMR 5206

15, parvis René Descartes – 69007 Lyon

anne.verjus@ens-lyon.fr

Jennifer HEUER

University of Massachusetts Amherst

Department of History

heuer@history.umass.edu

Françoise ORAZI

Université Lumière Lyon 2 – Triangle UMR 5206

15, parvis René Descartes – 69007 Lyon

francoise.orazi@gmail.com